

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

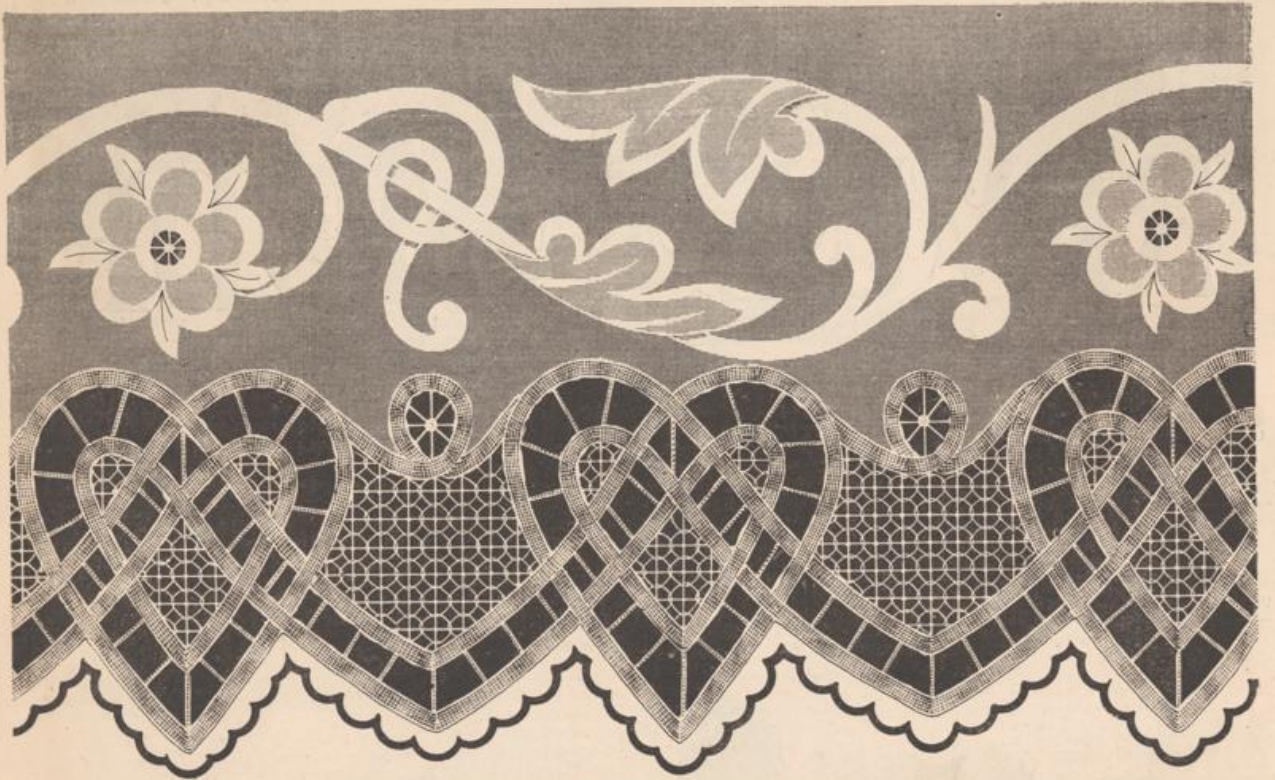
Le numéro seul, 15 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

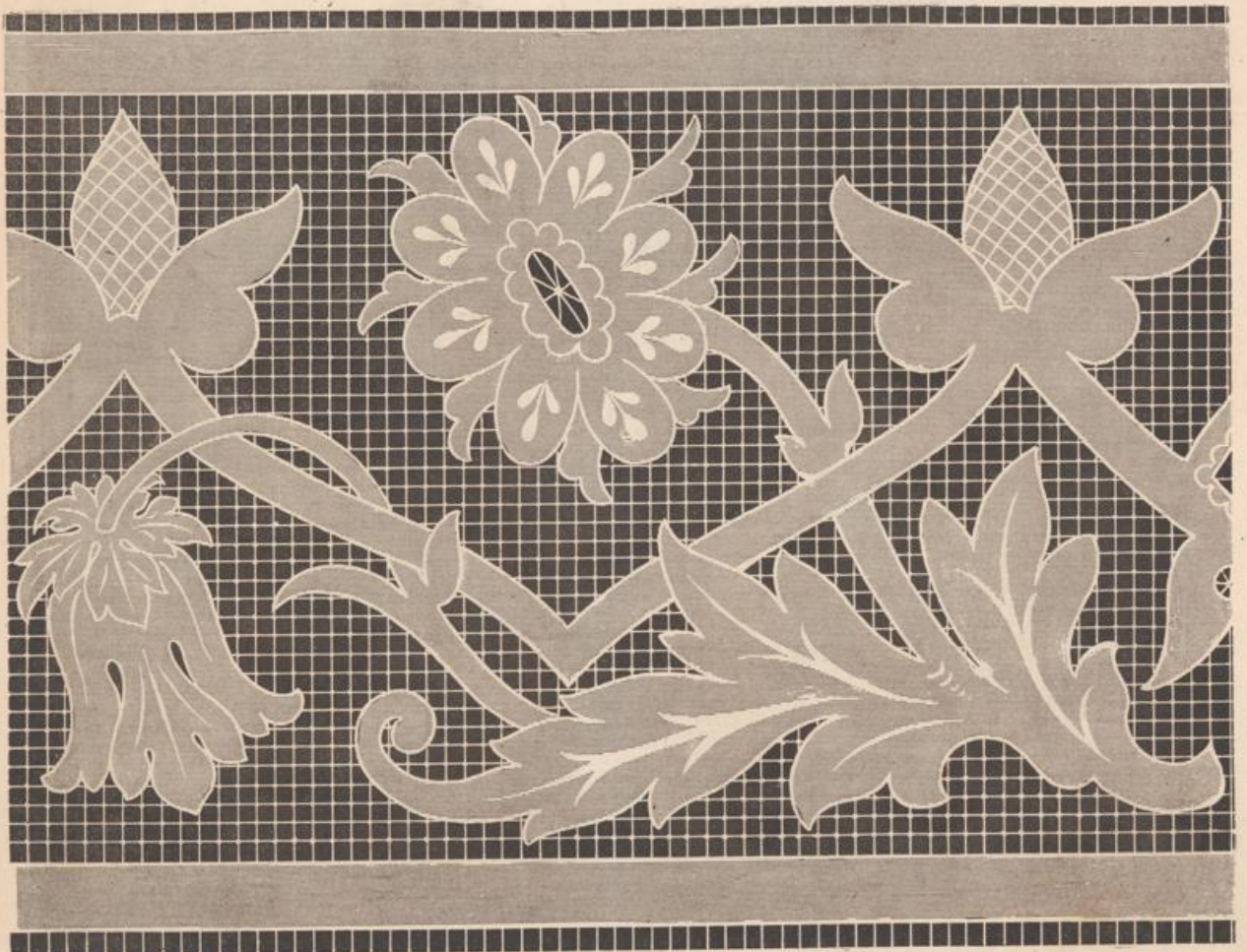
<p>52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN PARIS Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS ET ALGERIE Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.</p>	<p>ABONNEMENTS ET VENTE AUX BUREAUX DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL 13, quai Voltaire, Paris</p>	<p>52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS PARIS Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75. DÉPARTEMENTS ET ALGERIE Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.</p>
--	---	--



1-2. COSTUME DE FAILLE NOIRE (DEVANT ET DORS). — MODÈLE DE M^{me} IRMA SIMON. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.



3. GRANDE DENTELLE EN APPLICATION ET BRODERIE RENAISSANCE.



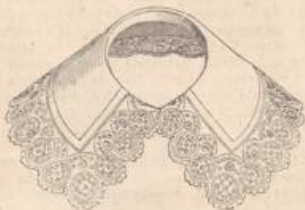
4. ENTRE-DEUX EN APPLICATION DE NANSOUR SUB FILET.

EXPLICATION DES GRAVURES

4-2. Costume de faille noire (devant et dos). — Le ju-
pon est garni tout autour de trois volants plissés à petits



6. COSTUME DE PETITE FILLE.



5. COL MOUSQUETAIRE POUR ENFANT.



7. COSTUME DE PETITE FILLE DE QUATRE A HUIT ANS.

SOMMAIRE

GRAVURES : Costume de faille noire (devant et dos). — Grande dentelle en application. — Entre-deux en application. — Col mousquetaire pour enfant. — Deux costumes de petite fille. — Costume en cachemire. — Costumes en faille noire — Cinq chapeaux d'automne. — Quatre formats de chapeaux. — Coiffure de fillette. — Coiffure de jour ou d'intérieur. — Coiffure russe. — Robes.

SUPPLEMENT : Planche de modes coloriées.

plis marqués et fixés deux fois. La tunique, qui n'est qu'un tablier attaché par derrière par des coques de faille retombant l'une sur l'autre, est orné tout autour d'une riche passementerie perlée, formant grilles et d'une dentelle perlée. La garniture remonte en coquillons par devant sous des nœuds en faille double dont les pans sont défilés. Le corsage est presque entièrement recouvert par une sorte de fichu fait avec la dentelle et la passementerie qui ornent le costume. Les basques et les manches sont garnies de même.

— Modèles de M^{me} Irma Simon, 10, rue Chabanais.

3. Grande dentelle en application et broderie Renaissance. — Cette dentelle peut servir de volant et de complément à l'entre-deux brodé sur filot, ou s'employer séparément; elle est originale et nouvelle, elle pourra même servir pour une jolie petite nappe d'autel; le dessin se trouvera de

hauteur voulue par le nouveau rit en usage dans presque toute la France.

Pour le fond, il peut se faire sur double étoffe, et la broderie large se faire au passé ou au feston, bien large et bien bourré; les fleurs et les feuilles seront d'une étoffe différente d'un ton un peu plus clair, si on prend des batistes gris de lin ou écru.

Le bord se fait en guipure Renaissance; il faut tracer son dessin sur moleskine ou sur papier pelure, bâtir les petits morceaux qui remplissent les vides aux places indiquées,



8. COSTUME D'AUTOMNE EN CACHEMIRE.



9. COSTUME DE FAILLE NOIRE.

de grands rideaux de portières, de dessus d'édredon, de tapis de table, etc.

5. Grand col mousquetaire pour enfant, petit garçon ou petite fille, en toile, avec riche broderie au bord. — Modèle de l'Enfant-Jésus, 6, rue Vivienne.

6. Costume de petite fille, en vigogne bleu marine. — Le jupon est plissé à plis cannelés par derrière et orné de biais de biais de vigogne, lisérés de faille bleue; des nœuds faille et vigogne sont posés au biais sur la couture de côté où se terminent les biais. Corsage-paletot sur lequel au revers de faille bleue, liséré de vigogne, simule le gilet; manches avec revers de faille bleu marine, lisérés de vigogne; boutons de faille bleue. — Modèle de l'Enfant-Jésus, 6, rue Vivienne. Nous donnerons sur notre prochaine planche les patrons de ce corsage.

7. Costume de petite fille de quatre à huit ans, en popeline grise lisérée de biais gris plus foncé. Le jupon est à plis plats par devant, dont la tête est cassée en corne,



10. CHAPEAU EN FEUTRE NOIR.



11. CHAPEAU DE VELOURS NOIR.



13. CHAPEAU ROND EN FEUTRE NOIR.

12. CHAPEAU A FOND MOU.

et, par derrière, couvert de petits volants ornés de biais. Le liliier est garni de petits biais formant patte remontante. Le paletot-corsage croise sur la poitrine et boutonne de côté en suivant une courbe gracieuse. Manches à coude. — Modèle de la maison de l'Enfant-Jésus, 6, rue Vivienne. — Nous donnerons les patrons de ce costume sur notre prochaine planche.

8. Costume d'automne, en cachemire gris; dans le bas de la jupe, se trouve un volant moulé à larges plis séparés de trois en trois par trois bandes de cachemire denté.



14. CHAPEAU DE VOYAGE.

puis coudre son lacet Renaissance par dessus; j'engage bien, pour la solidité, à faire en sorte que ce lacet tienne par ses deux lisières sur le filet, et qu'il y soit consolidé par deux points de côté.

Le point de surjet, qui rattache le lacet à l'étoffe doit aussi être très-finement exécuté et assez serré; quant aux barrettes vénitienne, elles se font au point de feston sur fils lancés.

Ce filet se brode ensuite au point d'esprit.

4. Entre-deux en application de nansouk sur filet. — Voici un genre de travail tout nouveau, édité spécialement par la maison du Sphinx pour les abonnés de la *Revue de la Mode*. Il s'agit d'une application de nansouk ou de batiste sur filet au réseau carré; on le dispose en bande d'un métrage illimité, ou en carrés, à volonté; de plus, on peut prendre du tulle grec pour remplacer le filet, et même au besoin le dessin largement compris peut servir de modèle pour une application d'étoffe sur étoffe; on remplace le point de cordonnet ou de feston serré par un point de feston berlinois ou feston très-lâche.

Cette bande peut servir même sur filet pour encadrement.



10 bis à 14 bis. FORMES DES CHAPEAUX.

lées avec du galon de soie noire. Tunique polonaise dentelée tout autour avec la même tresse de soie noire. Le pouf est relevé par une écharpe de faille. Dolman-pèlerine en cachemire, avec broderie en soutache noire, avec revers-bretelles dentelés avec la même tresse de soie.

9. Costume de fille noire. — La jupe est unie, c'est-à-dire sans tunique. Le pouf est pris dans la largeur et fixé par un nœud en faille noire défilée au bas des pans très-courts. Les lés du devant sont plats et forment à la couture du côté trois larges plis plats et couchés fixés par trois nœuds de faille posés en quille. Corsage à pointes par devant, à postillon par derrière, avec col revers formant trois plis creux par derrière. Manches à coude demi-justes, terminées par un revers qui recient une garniture remontante et formant trois plis retenus par des boutons. — Modèle de M^{me} Irma Simon.

10. Chapeau en feutre noir, à bord relevé, orné dans le haut de plusieurs rangs de perles de jais très-pressées. Un tour de plume frisée entoure le rond de la tête et repose sur les cheveux. Une touffe de chrysanthèmes est posée sur le bord, par devant, et retombe sur le fond. Une agrafe de faille partant du tour de plume semble fixer le bord relevé du chapeau.



L. Genon

Maison et Palais, 109, à Paris.

J. Chiffon

1874

N° 145

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire, à Paris

Gants et Parfums de la Parfumerie Ninon, Mars & Septembre.

puis
bien. 1
par se
deux 1
Le 1
être ti
rettes
lancés
Ce f

4. E
— Vol
ment 1
Recue
ou de
banque
plus, e
et mèn
vir de
rempla
point d
Cett

11. Chapeau de velours noir se soulevant par devant pour laisser voir une ruche blanche en tulle double. Sur la passe un flot de dentelle noire qui retombe par derrière. Une rose thé avec feuillages, sert de pied à un nœud de faille noire qui orne le fond du chapeau. Brides en velours noir ou en faille noire.

12. Chapeau à fond mou, orné tout autour d'une double chlorée en taffetas noir et en taffetas blanc effilé; cette chlorée tourne autour du chapeau. Une guirlande, composée de feuilles de rosiers et de roses, garnit le dessus en relevant un peu par devant et en se prolongeant sur les côtés.

13. Chapeau rond en feutre noir, à bord légèrement relevé et bordé de faille. Torrade de faille autour de la calotte. Grande plume retombant par derrière, de laquelle s'échappe une aile droite.

14. Chapeau de voyage en feutre noir, à calotte ronde et à bord baissé par devant et relevé par derrière. Le bord est

du milieu de la tête, tombant bas, relevée et attachée près de l'oreille par la pointe. Un nœud recouvre ce point d'attache.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Costume en popeline écossaise à grands carreaux. — Juppon uni, tunique longue, draperie derrière en pouf. Le tablier est taillé séparément en biais; tout autour de la tunique est passé un biais de faille de la nuance du carreau le plus vif; gilet fait en cette même faille. Veste Louis XV demi-ajustée, fuyant par devant et garnie tout autour du même biais que la tunique. Chapeau de feutre noir relevé sur le côté, garni de velours du même ton que le carreau foncé, avec aile de même nuance que le biais de faille. Ce même costume



15. COIFFURE DE FILLETTE DE 10 A 12 ANS (DOS).



17. COIFFURE DE JOUR OU D'INTÉRIEUR (DEVANT).

frisés sur le front, relevés sur les tempes et attachés ensemble sur un ruban n° 6. Avec la pointe de ces mêmes mèches, faire deux coques sur le sommet de la tête. Derrière, cheveux tombant librement et légèrement ondulés. La pointe nattée et retenue avec un petit nœud.

17-18. Coiffure de jour ou d'intérieur. — Modèle de M. Philippe. — Quatre petites coques croisées. Deux nattes croisées sur la tête et tombant sur les épaules et la poitrine. Derrière, relevés en racine droite et la pointe tournée en 8 mou.

19-20. Coiffure russe pour le chapeau auréole, natte circassienne. — Modèle de M. Philippe. — Deux nattes partant de la nuque, une posée à plat sur l'ondulation, et la seconde *cossee* en diadème sur la première et formant bien l'auréole. Derrière, une troisième natte circassienne partant



16. COIFFURE DE FILLETTE DE 10 A 12 ANS (DEVANT).



19. COIFFURE RUSSE (DEVANT).

bordé d'un biais de faille, sur lequel sont cousues des perles de jais. Autour de la calotte, torsade double, faille et velours; sur le côté, oiseau à reflets changeants, avec coq aux tons verdâtres. Un gros nœud faille et velours maintient le bord relevé par derrière. — Ces cinq chapeaux sont de M^{me} Fontaine, 16, rue Louis-le-Grand.

15-16. Coiffure de fillette de dix à douze ans. — Modèle de M. Philippe, 15, rue Koyale. — Cheveux courts,



18. COIFFURE DE JOUR OU D'INTÉRIEUR (DERRIÈRE).



20. COIFFURE RUSSE (CÔTÉ).

peut se faire en popeline écossaise camaïeu, c'est-à-dire ton sur ton ou à raies.

Costume de visite en sicilienne marron. — Juppon de faille noire garni de trois volants; le premier est en biais et froncé quatre fois; le second, plissé et fixé deux fois; le troisième est la répétition du premier. La tunique, en sicilienne ou en gros de Suez marron, est entièrement brodée à grand dessin remontant, formant de grandes palmes. Cette broderie s'exécute avec de la petite tresse de soie et de la soutache du même ton que la robe. Cette tunique n'est qu'un ta-

blanc fort long, se drapant sous la basque du tablier et fixé par un nœud de faille rouge nacarat à longue coque et à pans; un tour de plumes naturelles sert de ruban. Le corsage n'est qu'une sorte de gilet très-plat, à basques courtes et à manches de faille rouge nacarat. Le petit paletot ajusté à de larges basques par derrière, qui deviennent plus courtes aux hanches et sur le devant; le paletot est entièrement couvert de la même broderie que la tonique et garni du même tour de plume et du même effilé rouge; les manches à coudé également. Chapeau de sicilienne marron avec tour de plumes naturelles; touffe de plumes rouges derrière et roses rouges sur le côté gauche.

E. BOUGY.

COURRIER DE LA MODE

Le waterproof est un affreux vêtement qu'on a vainement tenté d'embellir; on a voulu l'orneur, lui adjoindre des collets, des capuchons, des pélerines, des manches plus ou moins bizarres de formes, le festonner, le soutacher, l'agrémenter de brandebourgs, de glands, etc., etc., on n'a réussi qu'à le rendre plus affreux encore. A mon sens, il n'y a que deux formes admissibles: la grande rotonde avec col et boutons en velours, qui se jette sans peine sur les épaules et enveloppe la toilette du haut en bas et la préserve sans la froisser; c'est le waterproof du soir. Ou la capote, sorte de paletot long et large, croisant sur la poitrine et fixé derrière à la taille par une double patte se boutonnant ou se croisant. C'est le waterproof le moins commun et celui qui convient aux enfants, aux jeunes filles. En drap gris ou bleu, il compose un vêtement très-présentable pour les courses du jour, par les temps gris et pluvieux. Voilà bon nombre de mes lectrices satisfaites; j'ai répondu en quelques lignes à toutes celles qui m'ont questionné sur le sort réservé au waterproof. Il a trop sa raison d'être et son utilité pour disparaître; mais la femme élégante n'en fera jamais autre chose qu'un *pare-averse*, un *préservatif* de la toilette.

La saison de la pluie, des froids, est aussi celle des plaisirs. On parle déjà des soirées officielles, et on annonce une série de fêtes, pour lesquelles les couturières rêvent mille créations nouvelles. J'ai entendu dire que certaines modes étranges feraient prochainement leur apparition. On parle de robes-fourreaux absolument plates devant, mais tellement plates et bridées, que nous nous croirions revenus au temps du premier empire. Ce sera laid, car toutes les exagérations sont peu seyantes. Autant je trouve harmonieuse de lignes et gracieuse de forme une robe droite devant, tombant naturellement sans ballonnement disgracieux et se dévotant par derrière sur un jupon de volant bien agencé, autant je trouve ridicule cette forme fourreau, qui ne permet pas à la femme de faire un pas sans qu'on ne distingue à l'instant si c'est sa jambe gauche ou sa jambe droite qui s'est mise en mouvement la première. La vogue de la broderie en perles d'acier ou de jais blanc et noir a pris des proportions énormes. On ne se contente plus de perler des dentelles, des passementeries, un tablier, un corsage-cuirasse; on fait maintenant des robes entières à traîne, toutes criblées de perles, en tulle, blonde à fleurs. On jette ces longues jupes sur une autre robe en tulle uni, toute couverte de plissés et de bouillonnés, et on les relève, on les drape de côté, derrière, avec des nœuds, des fleurs, etc., etc. J'ai vu aussi des velours avec courants ou bouquets de fleurs frappés en satin, valant 80 à 100 francs le mètre; des velours quadrillés et rayés dans le même genre, coûtant 60 et 70 francs, en petite largeur, bien entendu, avec lesquels on fait des costumes composés d'un tablier, d'un corsage et d'un jupon de satin de la même nuance, tout couverts de petits plissés très-fins. Je cite ces folies de la mode pour montrer à mes lectrices jusqu'où peut aller l'exagération dans le luxe. Heureusement, il est encore quelques femmes raisonnables parmi celles que leur fortune et leur position sociale mettent assez en évidence pour servir de modèle aux autres, qui savent être charmantes à moins de frais. L'une d'elles m'exprimait, il y a peu de temps, le regret de voir la mode scinder en deux catégories bien tranchées, les toilettes du soir et les toilettes du jour. A cela je répondrai qu'il en a toujours été à peu près ainsi; seulement, ce qui rend terriblement coûteuse cette distinction faite et cette obligation pour les femmes qui vont dans le monde d'avoir deux genres bien distincts de robes et de costumes, c'est le luxe étourdissant de ces robes. Je ne vois guère d'autre moyen pour tourner la difficulté que d'essayer une réaction et de former une ligne défensive contre les toilettes trop fastueuses entre femmes riches et en évidence. Je connais pour ma part une femme délicieusement jolie, ayant tout au plus vingt-cinq ans, et possédant 150,000 francs de rentes, qui m'a déclaré ne vouloir porter cet hiver que des robes unies, mais tout à fait unies. Elle a imposé sa loi à un grand couturier à la mode, qui lui a fait un chef-d'œuvre en magnifique faille gris perle, un chef-d'œuvre de coupe, car cette robe est à grande traîne unie. Les plis de la jupe sont par derrière ramassés d'une certaine façon et simplement rete-

nus sur le côté gauche par un nœud à grandes coques et à pans en superbe ruban de faille gris perle à envers de satin blanc. Le corsage montant, à basques rondes, assez courtes, et fermé, est liséré de satin blanc; l'encolure en cœur est entourée d'un petit col droit, liséré de satin, qui se renverse à partir de l'épaule sur le corsage; les manches plates sont ornées dans le bas d'un double revers liséré de blanc s'évasant légèrement dans le bas et dans le haut. Cette toilette peut se modifier pour un grand dîner ou une soirée et devenir toilette de bal. On pose sur la jupe unie un tablier de blonde perlée de jais blanc qui va se perdre sous les gros plis de la jupe d'un côté et de l'autre, sous le nœud de faille dont j'ai parlé. Le corsage décolleté est tout uni, en faille, et recouvert d'un autre petit corsage très-plat, à basques rondes, en blonde blanche perlée de jais blanc. Une blonde perlée ou un effilé de jais blanc termine le tablier et garnit les basques du petit corsage. Avec cette toilette, on peut mettre dans ses cheveux des roses roses, thé ou rouges. Voilà la véritable élégance et la voie où devraient entrer toutes les femmes ayant un peu de raison et de bon sens.

Nos abonnés trouveront dans le journal un bulletin d'abonnement au cours de M^{me} Bougy. Il suffit (si on veut prendre un abonnement), ainsi qu'on peut le voir, de remplir ce bulletin qui y est joint, de le replier, de le cacheter et de le jeter à la poste avec un timbre de 5 centimes.

MARIE DE SAVERNY.

L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE

Notre nouvelle publication ayant pour titre *l'Éducation dans la famille*, par M^{me} Fabre et Gentilhomme, vient de faire son apparition. Nous expédions aujourd'hui, sous la même bande que la *Revue de la Mode*, l'un des cours contenus dans le premier numéro, à titre de spécimen, à toutes celles de nos lectrices dont l'abonnement a été pris directement à l'administration. Les personnes abonnées par l'entremise d'un intermédiaire recevront ce numéro franco en en faisant la demande à M. l'administrateur, 13, quai Voltaire. Désigner seulement si l'on désire les cours élémentaire et primaire, secondaire ou supérieur, ou bien les trois cours ensemble.

(Voir, au dos de la couverture de notre numéro, le programme du journal *l'Éducation dans la famille*.)

M. DE S.

LINDA

XXI (suite)

Frank reprit :

— Enfin, c'est donc vous; je vous retrouve après tant de recherches vaines, vous n'êtes point perdue pour moi. Vous ne m'avez pas oublié, Linda? vous avez toujours compté, n'est-ce pas, sur mes serments, vous m'attendiez?

— Oui, oui, pouvait à peine articuler l'institutrice; mais vous, monsieur Heutley, n'aimez-vous pas lady Claire?

— Et vous, Linda, vous n'épousez donc pas lord Erwin, comme je l'ai entendu dire?

— Non, jamais je n'ai donné cet espoir à lord Erwin, il ignore le motif de mon refus, mais il s'est incliné devant ma volonté. Mais vous, Frank, lady Claire vous aime, ne vous en êtes-vous pas aperçu?

— Claire est une enfant, à laquelle je n'ai jamais songé, je vous assure.

— Elle a pu se tromper; mais je le sais, moi, elle vous aime, et je n'ai pas eu le courage, en devinant son secret, de lui laisser son bonheur, quand j'ai appris par sa lettre que vous paraissiez posséder par quelque triste souvenir.

— Pouvez-vous douter de moi, Linda; avez-vous pu croire! Mais nous voilà réunis pour toujours, cette fois. Afin de terminer toute méprise, je dirai dès aujourd'hui que nous sommes fiancés.

— Ne faites pas cela, monsieur Heutley, vous pourriez tuer ma chère Claire; c'est un enfant sans doute, mais une nature précoce. Le sentiment qu'elle a pour vous s'éteindra certainement, grâce à la mobilité des impressions de son âge, mais chez elle, les impressions sont vives et violentes; il faut l'amener à renoncer à vous, avec ménagement. Peut-être vaudrait-il mieux laisser ignorer pendant quelque temps que nous nous connaissons. Je la préparerai, je parlerai à lord Erwin. Mais comment êtes-vous revenu, quelle heureuse inspiration vous a conduit?

— J'avais vu votre nom de baptême sur la suscription d'une lettre que vous adressâtes lady Claire; ce fut comme une révélation. Je résolus d'aller à Londres, chez lord Erwin, pour voir si cette institutrice, dont j'entendais chaque jour les louanges, n'était pas ma Linda. Quand j'arrivai chez lord Erwin, il était à la promenade, et j'appris que vous étiez partie depuis deux jours pour Primrose Hill. Sans

en demander davantage, je revins ici, n'espérant guère le bonheur qui m'attendait.

— Voici Claire qui arrive, interrompit Linda; songez à nos conventions, dans l'intérêt de mon élève.

Lady Claire accourait, en effet, apportant le miroir qu'elle avait été prendre. A la vue de Frank, elle n'eut pu retenir un cri de joie.

— Monsieur Heutley! s'écria-t-elle. Et son miroir lui échappa des mains. D'où tomberez-vous? êtes-vous donc venu en ballon?

— Mais non, mylady, je suis arrivé simplement par la porte du verger, et je me suis trouvé tout de suite en face de mademoiselle...

— Ah! oui, c'est juste, il faut que je vous présente, — Monsieur Frank Heutley, miss Linda Brown, la plus belle et la meilleure de mes amies.

Cela doit vous sembler drôle de la voir ainsi parée, ajouta la charmante jeune fille en montrant du geste la parure originale de Linda. Qu'avez-vous pensé? N'est-ce pas qu'elle est ravissante ainsi? J'avais justement été chercher mon miroir, pour qu'elle pût s'admirer, elle aussi.

Pendant que lady Claire parlait ainsi, Linda, confuse à la fois de ses ornements enfantins, qu'elle avait complètement oubliés en voyant Frank, et de la tromperie dont elle se rendait coupable en feignant de ne pas le reconnaître, répondait en rougissant au salut cérémonieux de M. Heutley. Le mensonge est toujours pénible aux âmes honnêtes, même quand il sert une intention louable. Aussi, au bout de quelques jours, Linda fut-elle fatiguée du rôle qu'elle s'était imposé. Obligée, devant le monde, de paraître étrangère à Frank, elle avait été forcée de se ménager avec lui des entretiens particuliers. Ils avaient tant de choses à se dire!

C'est ainsi que Frank raconta à Linda comment il avait découvert chez la vieille sorcière qu'elle était la fille de lord Ansdale; comment lady Ansdale, dans un accès de fureur jalouse, avait failli le faire pendre, et de la tromperie, involontairement, du haut du promontoire dans la mer. Il lui dit aussi que, depuis cette époque, sa cousine, en proie à une sombre mélancolie, s'était absolument séparée du monde et avait envoyé son fils Gerald dans une université.

De son côté, Linda apprit à Frank comment elle venait elle-même de retrouver chez le docteur de New-Haven des papiers qui confirmaient de la façon la plus absolue la révélation de sa naissance. Mais la généreuse orpheline eut ima en même temps son intention formelle de ne pas obtenir par des révélations scandaleuses, la situation à laquelle elle avait droit.

Claire, que sa jeunesse et sa candeur éloignaient de tout soupçon, avait cependant vaguement deviné quelque chose d'étrange dans l'attitude réciproque de Frank et de Linda qui avait, sinon éveillé sa jalousie, du moins piqué sa curiosité, et leurs fréquents tête-à-tête lui semblaient inexplicables. Puis elle avait remarqué que M. Heutley se montrait plus froid, plus réservé à son égard depuis quelque temps, et enfin elle avait cru surprendre parfois ses regards obstinément fixés sur Linda.

Une après-midi que Frank et Linda s'entretenaient précieusement de leur situation, Claire, en passant derrière une charmille pour les rejoindre, entendit, à ne pas s'y méprendre, ces mots prononcés par Frank : « Ma chère Linda. »

Ce fut comme un coup de foudre pour la pauvre enfant. Le soir, elle ne vint pas au dîner, faisant dire qu'elle était indisposée, et quand Linda vint pour lui offrir ses soins, elle fit répondre qu'elle avait été souffrante et qu'elle voulait être absolument seule.

XXII

Le lendemain, Linda, en entrant dans sa chambre, la trouva toute joyeuse : si elle avait pu soupçonner que Claire eût découvert son intimité avec Frank, elle eût certainement remarqué l'éclat extraordinaire de ses yeux. Mais elle ne savait rien; aussi ne vit-elle dans l'animation de sa physionomie que l'éclat de la jeunesse et de la santé. Elle lui en fit compliment.

— J'avais peur, ajouta-t-elle, que vous ne puissiez venir à la partie de pêche que nous avions projetée; nous aurions été obligés de la remettre, car nous restions seuls, M. Heutley et moi; la marquise à ses douleurs, et son mari lui tiendra compagnie ce soir.

— Oh! je ne voudrais manquer cette partie pour rien au monde, répondit la jeune fille avec vivacité.

Il s'agissait d'une pêche au flambeau qui se pratique à peu de distance de la côte, au moyen de tridents avec lesquels les pêcheurs doivent piquer le poisson attiré par la lumière des fanaux suspendus à l'avant de l'embarcation. Ce genre de pêche a tous les attraits d'une chasse à l'aflût, puisqu'il s'agit de frapper et d'atteindre le poisson qu'on voit aller et venir dans l'espace éclairé par le fanal, presque à la surface de l'eau. Il a cet avantage de ne pas nécessiter le concours de pêcheurs de profession ou d'hommes de peine. C'est tout à fait une partie d'amateur qui ne demande qu'un peu d'adresse. Par exemple, il faut un beau temps et une mer calme.

A la nuit tombée, M. Heutley, Linda et lady Claire partirent, comme il était convenu, pour la pêche. Les deux jeunes filles ramèrent et Frank tenait le gouvernail.

Lady Claire était d'une gaieté fiévreuse. Linda, au contraire, était dans sa disposition ordinaire d'esprit, gravement aimable. Frank cherchait à se mettre à l'unisson de la petite comtesse et excitait l'institutrice à la gaieté.

La mer était unie comme un miroir où se reflétaient en diamants lumineux les étoiles dont le scintillement éclairait seul la nuit sombre. Le temps était beau, mais lourd; le calme était pesant.

— Si vous ne craignez pas de ramer trop longtemps, dit Frank à ses partenaires, je vous conduirai à un endroit où nous sommes certains de trouver beaucoup de poissons. C'est à l'extrémité d'une pointe de roches sous-marines qui sert de refuge à de nombreux habitants.

— Nous n'irons jamais trop loin, répondit Claire; je suis d'humeur très-aventureuse ce soir. Et vous, ma chère Linda, ajouta-t-elle avec une expression singulière, craignez-vous de vous confier à M. Heutley?

— Je suis prête à lui obéir, parce que j'ai confiance en son expérience; mais je ne serai pas lâchée quand nous aurons atteint notre lieu de pêche, car il fait un véritable très-lourd ce soir. On dirait qu'il se prépare un orage.

— Vous avez peut-être raison, miss Brown, reprit Frank; votre sagacité habituelle vous sert mieux que mon expérience. Mais si j'aperçois le moindre nuage du côté de terre, nous rentrerons avant que le vent ne souffle.

— Vraiment, vous êtes bien agaçants tous deux avec votre prudence, exclama la jeune lady; je ne veux pas m'en aller sans avoir pris du poisson.

— Soyez tranquille, lady Claire, répliqua Frank, vous en prendrez, si vous ne manquez pas d'adresse, toutefois; nous voici bientôt au bon endroit.

La barque venait, en effet, de contourner une pointe élevée et se dirigeait droit au large, dans la direction du prolongement sous-marin de ce cap qu'elle venait de doubler.

Après quelques minutes de nage, Frank ordonna à ses gentils rameurs de rentrer les avirons, et disposa les fau-naux autour de l'avant du bateau.

— Maintenant ne parlons plus qu'à voix basse, dit-il, et prenons nos tridents.

La lumière se projetait en rayons éclatants sur les vagues qui s'étendaient tout à l'entour en masses sombres, laissant dans l'ombre les deux jeunes filles, qui, debout et le trident à la main, attendaient leurs victimes. M. Heutley, assis derrière elles, se tenait prêt pour la tâche désagréable qui lui était réservée, qui consistait à dégager le poisson des dents du harpon.

Bientôt des traces brillantes apparurent, s'entre-croisant rapidement dans la partie éclairée.

— Les voici, attention! dit Frank. La pêche allait commencer...

Le poisson vint si nombreux, les coups furent si heureux, que les pêcheurs s'oublèrent à leur attraits besogne. Le ciel s'était couvert et la brise s'était levée déjà depuis quelque temps, quand ils furent tirés de leur distraction par les mouvements qu'une houle naissante commençait à imprimer à leur bateau.

— Nous nous sommes oubliés trop longtemps, observa Frank; voilà qu'avec la mer descendante, le temps s'est gâté. La brise de terre s'est levée et pourrait bien nous amener un orage; il faut rentrer au plus vite.

Pendant qu'il parlait ainsi, le vent avait subitement pris de la force, comme il arrive dans les grains, et les éclairs, traçant dans les nuages sombres leurs stries éclatantes, annonçaient un orage imminent.

Dans la préoccupation de soustraire au plus vite ses compagnons au danger qui pouvait les menacer, Frank, en faisant à l'institutrice une recommandation nécessaire, l'appela familièrement Linda, et Claire l'entendit. Ce mot fut pour l'ardente jeune fille comme l'éclaircie qui détermine l'explosion. Depuis sa découverte de la veille, tous les démons de la jalousie s'étaient emparés de son cœur, et lui inspiraient les résolutions les plus extravagantes.

Mais, en entendant cette expression amicale, elle fut prise comme d'une espèce de vertige, elle perdit son libre arbitre, sa raison l'abandonna; elle devint folle.

C'était au moment où les fau-naux, détachés de l'avant du canot où ils étaient suspendus, venaient d'être rentrés et éteints. Les profondes ténèbres avaient subitement remplacé la clarté de ces lumières, et la légère embarcation semblait planer sur de noirs abîmes.

— Allons! vite aux avirons, s'écria Frank; il ne faut pas nous laisser gagner par l'orage, car la mer descend, et nous allons avoir à lutter contre le vent et la marée.

— Lutter! exclama tout à coup la jeune comtesse en se dressant dans le canot; est-ce qu'on peut lutter contre sa destinée! Tenez, je jette à l'eau nos avirons, et s'il est écrit que vous devez être heureux avec mon institutrice, malgré sa félonie, vous arriverez bien tous deux sains et saufs au rivage, pendant que moi j'irai dans un monde où l'on n'est plus trompé.

En disant ces mots, la jeune fille avait, en effet, lancé de chaque côté du canot les avirons, et, avant que Frank et Linda eussent pu comprendre ses paroles, elle s'était jetée à la mer.

A ce moment même, le grain qui menaçait éclatait dans une violente rafale, et la nuée se crevait sous la commotion d'un formidable coup de tonnerre.

A la clarté des éclairs, Frank put apercevoir la robe de la malheureuse insensée flottant encore au-dessus des flots. Sans hésiter, il s'élança pour la secourir.

La mer était devenue mauvaise, les vagues, entraînées par la double impulsion de la marée qui descendait, et du vent qui soufflait de terre, semblaient accourir du rivage pour dévorer leur victime. Au moment où Frank se précipitait au secours de lady Claire, une lame de fond, surgissant tout à coup en déferlant, avait pris la barque par le travers et l'avait lancée à plusieurs mètres.

Linda, terrifiée, était restée agenouillée dans le canot, devenu le jouet des flots, et suivait d'un œil hagard les efforts de Frank.

Bientôt elle le perdit de vue; la marée et le vent entraînaient l'embarcation au large...

Frank avait pu saisir lady Claire par sa robe au moment où elle avait reparu soulevée par la volute d'une vague. La jeune fille avait perdu connaissance; c'était un corps inerte, heureusement pour elle et pour son sauveteur.

M. Heutley était un vigoureux nageur, habitué de longue date à lutter contre la grosse mer. Il ne fallait pas moins que toute son habileté et toute sa vigueur pour opérer un sauvetage dans des conditions aussi difficiles. Après des efforts surhumains, il put atteindre la côte complètement à bout de forces et presque inanimé.

Pendant ce temps, on avait pris l'alarme à Primrose Hill, et on avait envoyé dans toutes les directions au-devant des pêcheurs.

C'est ainsi que Frank Heutley et lady Claire furent retrouvés sur la plage et ramenés tous deux.

Sous l'influence des soins qui lui furent prodigués, le jeune homme, qui n'avait succombé qu'à un excès de fatigue, reprit vite connaissance, et put raconter ce qui s'était passé, en ayant soin cependant d'attribuer la chute de lady Claire à un accident.

Quant à la jeune fille, elle ne revint à la vie que pour rester sous le coup d'une fièvre cérébrale qui la tint plusieurs jours entre la vie et la mort.

Par une malheureuse fatalité, le yacht de la marquise Beraldi, dont la machine subissait en ce moment une légère réparation, ne put être envoyé immédiatement à la recherche de Linda. Ce fut le lendemain seulement, vers midi, qu'il put prendre la mer sous la direction de Frank. Toute la journée se passa vainement en croisière; on ne retrouva pas le canot. Tout portait à croire qu'il avait été submergé, et que la pauvre institutrice avait péri dans les flots.

XXIII

Quand la malheureuse Linda s'était aperçue qu'elle était entraînée au large par l'action réunie du vent et de la marée, elle s'était sentie perdue.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle, que votre volonté soit faite; si je dois périr, daignez accepter mon sacrifice en faveur de Claire.

Puis, pour lutter autant qu'il était en son pouvoir contre le danger qui la menaçait, elle s'était accroupie au fond du canot, au-dessous d'un banc auquel elle se cramponna des deux mains. Elle put de la sorte résister au choc des lames qui déferlaient à tout instant sur l'embarcation, et qui l'auraient infailliblement emportée sans son énergique résistance.

La barque, tantôt soulevée sur le dos des vagues, tantôt lancée sur leur pente, finit bientôt par s'emplit; mais notre héroïne, conservant son sang-froid, resta toujours invinciblement attachée à son banc. Elle avait fait le sacrifice de sa vie, mais sa vertu, non moins que l'instinct de la conservation, l'avait préservée d'un lâche abîmement; elle lutait chrétiennement.

Bientôt son organisme, dont elle avait ainsi dompté la faiblesse par un suprême effort de sa volonté, lui obéit instinctivement, pendant que son esprit, libre alors de toute vigilance, évoquait ses plus chers souvenirs. Elle vit ainsi défiler devant elle toutes les scènes de sa vie, puis, sous l'affaiblissement de la fatigue et des émotions, ses facultés émoussées ne perçurent plus que de vagues impressions, comme dans un cauchemar. Elle se vit riche et heureuse auprès d'un mari adoré, parcourant, en compagnie de charmants enfants, les grandes allées du château d'Ansdale, puis elle perdit tout sentiment.

Il y avait plusieurs heures qu'elle était ainsi sans conscience de son être, toujours accroupie au fond du canot et serrant entre ses bras, convulsivement crispés, le banc auquel elle se retenait. Le jour était venu, l'orage avait cessé, mais le vent soufflait de l'est avec assez de force encore; c'était ce que les marins appellent une bonne brise. Sur la mer, toujours agitée des rafales de la nuit, le canot abandonné roulait comme une épave, quand un navire l'aperçut. C'était un de ces paquebots qui font le service entre l'Angleterre et ses colonies de l'Inde.

Tous les passagers du paquebot, appelés sur le pont par cet événement, la rencontrèrent d'un canot abandonné, regardant avec leurs binocles ou leurs longues-vues l'objet signalé. Le capitaine avait donné l'ordre de gouverner dessus.

— C'est un canot, je vous l'affirme, disaient les uns. — C'est une épave, disaient d'autres.

— Mais non; voyez, c'est creux, il y a dedans quelque chose de blanc... c'est une femme...

Pendant ces discussions, le navire approchant toujours, tout le monde avait été bien vite d'accord.

— Stoppez! avait dit le capitaine, à quelque distance de l'embarcation; amenez la baleinière! on la prendra ce canot abandonné, et on l'amènera à la remorque le long du bord.

Au bout de quelques minutes, la baleinière du paquebot amenait le long du bord le canot où Linda gisait sans connaissance, le haut du corps affaissé sur le banc que ses bras enlaçaient toujours.

Le canot fut hissé à bord, et notre héroïne fut déposée sur le pont, pour que le médecin du paquebot pût constater son état et lui donner les premiers soins.

On reconnut bientôt que Linda n'était pas morte, et peu à peu elle reprit connaissance; mais son état de faiblesse était tel qu'elle ne put pas proférer une parole; puis la fièvre la prit, et une fluxion de poitrine compliquée se déclara.

Un vieux et riche passager, qui avait payé pour avoir à lui seul la jouissance d'une cabine entière, fut touché de la situation de la jeune fille, lui céda son logement et se constitua son garde-malade.

Pendant plus de quinze jours, la naufragée fut entre la vie et la mort, absolument inerte et sans connaissance. Puis la jeunesse et les soins du médecin et du vieux passager qui s'était voué à sa guérison, triomphèrent de la maladie; elle entra en convalescence.

Ce fut un triste réveil pour elle que le retour de sa raison; elle se souvint des circonstances qui avaient amené la catastrophe dont elle avait failli être victime, et se demanda avec angoisse ce qu'étaient devenus Frank et lady Claire. Dans sa douleur, elle s'accusait d'avoir été la cause, par sa légèreté, de l'acte désespéré de sa jeune élève, la cause de sa mort, sans doute; car il lui semblait peu probable qu'ils eussent échappé l'un et l'autre à la mort.

Telle devait donc être la fin de ses rêves de bonheur! Sa pensée, encore faible, comme tout son être, n'allait pas plus loin; à peine en possession du présent, elle ne songeait pas encore à interroger l'avenir. M. Dawson, le vieux passager qui l'avait prise en affection, fut le premier qui lui fit songer à sa situation future, un jour que Linda, commodément étendue sur le pont, respirait pour la première fois avec bonheur l'air vif de la mer.

L'institutrice venait de lui raconter comment elle avait été entraînée au large par la mer descendante, la nuit, à la suite d'un accident survenu dans une partie de pêche. Elle avait eu soin d'attribuer à une imprudence la chute à la mer de sa compagne.

— Eh bien, mademoiselle, lui dit l'excellent homme, vous ne refuserez pas mes services, je l'espère, en arrivant à Madras, qui est le but de notre voyage. Je vous conduirai, non pas chez moi, car je suis célibataire, mais chez ma nièce, et je vous donnerai les moyens de retourner en Angleterre par le premier paquebot.

Cette offre si bienveillante jeta notre héroïne dans un trouble extrême. Qu'aurait-elle fait en Angleterre si lady Claire et Frank avaient trouvé la mort dans les flots, et de quel droit irait-elle troubler leur bonheur si, ayant survécu et la croyant morte, elle, ils étaient prêts à se marier? Le ciel, en rejetant son bateau loin de la rive, lui avait dicté son devoir, pensa-t-elle, elle devait rester éloignée.

Dans cette conviction, la pauvre institutrice se résolut à confier toute la vérité à M. Dawson pour lui demander de l'aider à trouver à Madras une situation qui lui permit de gagner sa vie.

Sa franchise autant que son infortune acheva de lui conquérir le cœur du digne passager dont la bienveillance lui était désormais complètement acquise.

— Je suis assez heureux, mademoiselle, lui dit-il, pour avoir justement à vous offrir la position que vous pouvez souhaiter dans ma propre famille, chez ma nièce, qui a plusieurs enfants. Je ne vous cacherai pas toutefois que ma nièce est d'un caractère des plus difficiles; mais que cela ne vous effraye pas, pendant que vous serez chez elle, je vous chercherai une position meilleure, et, soyez sans inquiétude, je vous la trouverai, car à Madras les institutrices venant d'Angleterre sont très-recherchées.

— Mais, monsieur, avait répondu Linda, croyez que je ferais tout ce qu'il me sera possible pour rester chez madame votre nièce.

— Oh! miss, je ne vous demanderai pas un pareil courage, ma nièce est une personne tout à fait insupportable, personne n'a jamais pu rester plus de deux mois avec elle. Elle m'avait chargé de lui ramener d'Angleterre une institutrice; mais je m'étais bien gardé d'écouter sa commission, certain du sort réservé à la pauvre jeune fille que j'aurais amenée. Si je vous offre cette situation peu enviable, c'est afin que vous sachiez où descendre aussitôt votre arrivée, sans aucuns frais pour vous; mais je compte bien ne pas vous laisser longtemps chez ma nièce. Je ferai pour vous, dont les qualités et les infortunes m'intéressent, ce que je n'aurais point fait pour une étrangère; je vous chercherai dans mes nombreuses relations une place digne de vous.

ISABELLE ALLIN.

(La suite au prochain numéro.)

DE LA DYSPÉPSIE

La dyspepsie est une maladie nerveuse de l'estomac caractérisée par la lenteur et la difficulté des digestions. Cette affection est une des plus fréquentes chez la femme, mais principalement chez les femmes du monde, parce que ces dernières, par l'effet même de leur position sociale, sont soumises à l'influence des causes les plus propres à la développer. Parmi ces causes, l'une des plus communes est la vie sédentaire. Tous les ouvriers et cultivateurs qui se livrent à un travail corporel long et pénible sont rarement affectés de dyspepsie; au contraire, les gens de lettres, les artistes, les hommes de cabinet sont presque tous plus ou moins dyspeptiques. Or, les femmes du monde qui passent leur vie dans un salon, dans une serre chaude ou dans un jardin de quelques pieds carrés, qui ne sortent jamais qu'en voiture, assises sur de moelleux coussins, ressemblent absolument aux hommes de bureau, et la plupart sont constamment tourmentées par des digestions laborieuses et difficiles. La raison en est toute naturelle: elle résulte d'une loi d'équilibre, dans l'économie, entre la recette et la dépense. Celui qui dépense beaucoup de force par un travail pénible et assidu a besoin d'une abondante nourriture pour réparer ses pertes, tandis que la personne oisive ou sédentaire, qui ne dépense aucune force physique, n'a pas de réparation à faire et, dans ce cas, l'estomac ne supporte et ne digère que difficilement les aliments qu'on y introduit. C'est la quantité de travail qui doit régler la quantité de nourriture. Une autre cause non moins puissante de dyspepsie se trouve dans les préoccupations et les affections morales. Une simple contrariété peut amener une perturbation de la digestion, à plus forte raison une tristesse sombre, des chagrins profonds qui tiennent l'esprit constamment fixé sur le même sujet. L'anémie, la chlorose, la danse de Saint-Guy et toutes les affections nerveuses en général sont autant de causes qui déterminent peu à peu les dyspepsies. Les veilles prolongées, les écarts de régime, l'absence même, produisent le même résultat. Chez les vieillards qui ont perdu les dents, il existe une cause toute mécanique, c'est la trituration incomplète des aliments.

Symptômes de la dyspepsie. — Les personnes atteintes de dyspepsie se plaignent de digérer lentement et péniblement. Elles éprouvent, dans la région de l'estomac, un sentiment de pesanteur, de gêne et quelquefois une véritable douleur qui augmente par la pression. En même temps, il survient de l'oppression, de l'anxiété, des bâillements et le hoquet. Quelques malades se plaignent d'une douleur violente qu'ils comparent à une brûlure, et dans ce cas ils éprouvent des renvois et des régurgitations d'une extrême acidité qui fait remonter la douleur jusque dans l'arrière-gorge. Le plus souvent il se développe dans l'estomac une grande quantité de gaz, quelquefois inodores, mais plus fréquemment fétides, acides ou nauséux. Leur formation indique que la digestion est déjà avancée et lorsqu'ils sont rendus ils produisent un véritable soulagement. Outre les rapports gazeux et les régurgitations, il n'est pas rare d'observer encore des vomissements qui d'abord ont pour but de débarrasser l'estomac des matières dont il est encombré, mais qui finissent par passer à l'état chronique ou par se transformer en une véritable pituite. La plupart des malades sont atteints de constipation; rarement on observe les phénomènes contraires.

Les troubles que nous venons de signaler ne sont pas les seuls qu'entraîne la dyspepsie. Elle provoque en même temps des douleurs de tête, des vertiges, des migraines et un abattement général de tous les membres, au point que les malades ne cherchent qu'à dormir, incapables de se livrer à aucune espèce de travail manuel ou intellectuel. Après le repas du soir, le sommeil est agité et troublé par des rêves ou d'affreux cauchemars. Cependant il ne faudrait pas croire que tous les cas de dyspepsie atteignent ce degré d'intensité; il est en qui, tout en constituant une incommodité fort désagréable, n'empêchent pas de se livrer aux occupations habituelles de la vie. On dit alors des personnes affectées qu'elles ont un estomac délicat. En aucun cas, la dyspepsie simple n'entraîne la mort; mais elle peut se prolonger des années entières et agir sur le cerveau de manière à déterminer l'hypochondrie.

Traitement. — Avant d'administrer aucune espèce de remède à un malade atteint de dyspepsie, il faut d'abord examiner soigneusement son régime et sa manière de vivre. Si son alimentation était trop copieuse, il faudrait la réduire plus ou moins, et lui imposer même la diète pendant quelques jours. L'usage du bouillon et du lait ont suffi bien des fois pour guérir des dyspepsies fort rebelles à l'action des médicaments. Dans certains cas, c'est sur la nature et la qualité des aliments qu'il faut porter son attention. Toutes les substances ne sont pas également digérées; il faut laisser au malade le choix des aliments qu'il sait, par expérience, être d'une digestion plus facile. Quelquefois il suffit d'un peu de glace pendant le repas pour que les malades digèrent sans souffrance. Lorsque la dyspepsie résulte d'une trop grande ingestion de boissons, il faut soumettre le sujet à un régime sec.

Après avoir réglé le régime, il faut régler l'exercice. Nous avons vu plus haut que la vie sédentaire était une puissante cause de dyspepsie. Après chaque repas, on doit se livrer à un exercice modéré à pied ou à cheval. Cependant l'exercice à cheval avant les repas semble agir avec plus d'efficacité. En aucun cas, il ne faut se livrer, pendant la digestion, à un travail intellectuel un peu sérieux. Pour calmer les douleurs violentes, les gastralgies, qui accompagnent la digestion, il suffit de prendre deux ou trois gouttes de laudanum sur un morceau de sucre, ou, mieux encore, une cuillerée à café de sirop de morphine au commencement des repas. La distension de l'estomac par des gaz (*dyspepsie flatulente*) est un des symptômes les plus pénibles; on en triomphe assez facilement en appliquant une brique ou un fer chaud sur la région de l'estomac, ou bien encore par l'ingestion d'une petite quantité d'alcoolat de mélisse, d'élixir de gars, d'anisette, de chartreuse, etc.; mais on éprouve rapidement l'action de tous ces moyens, et il faut bientôt recourir à de nouveaux agents. Les amers, tels que la macération de quassia amara, de Colombo, de rhubarbe, l'infusion de kina, de centaurée, de gentiane; le vin de quinquina au bordeaux, au madère, au malaga, sont d'une efficacité incontestable; mais un médicament meilleur encore, et dont l'action est presque inépuisable, c'est la *teinture de noix vomique* qu'on prend, de cinq à dix gouttes dans une cuillerée de vin, au commencement des principaux repas. On a longtemps préconisé et beaucoup de médecins conseillent encore le charbon végétal de Belloc; mais ce médicament, tout inoffensif qu'il est, ne m'a jamais paru produire le moindre soulagement.

Les aigreurs d'estomac, les renvois acides, constituent un symptôme très-pénible, dû à un excès d'acide dans le suc gastrique. On le combat en administrant une petite quantité de bicarbonate de soude dans un peu d'eau, en buvant aux repas les eaux minérales de Vichy, de Vals, d'Embs, ou de Carlsbad; on peut prendre encore de la magnésie calcinée ou des pastilles de Vichy après les repas. Il existe un moyen populaire qui réussit assez souvent à calmer les aigreurs d'estomac; il consiste à avaler une cuillerée d'huile d'olive au moment où les aigreurs commencent à se faire sentir. Pour combattre les vomissements, quand il en existe, on emploie la glace à l'intérieur, les boissons glacées et les eaux gazeuses, avec un sirop quelconque. La constipation cède facilement à un léger laxatif; mais il faut choisir de préférence la rhubarbe ou l'aloès en poudre, à la dose de 50 centigrammes à 1 gramme. Ces deux substances ont la propriété d'exciter l'appétit et de favoriser la digestion; elles sont à la fois purgatives et stomachiques. Enfin, un des moyens les plus efficaces consiste dans l'administration de la pepsine, à la dose de 1 gramme dans une mie de pain au commencement du repas.

Lorsque tous les remèdes ont été impuissants, il restait encore une ressource pour les malades, c'est d'aller passer une saison aux stations thermales de Vichy, de Vals, d'Embs, de Plombières, de Pougues, de Condillac, etc. Il est rare qu'en pareil cas le changement de climat, le repos, les distractions, le changement d'habitudes, de régime et l'influence des eaux, n'opèrent pas, sinon une guérison complète, au moins une amélioration considérable.

DOCTEUR IZARD

LES MENUS DE LA SAISON

Octobre.

MENU D'UN DINER DE 12 PERSONNES

Poïaux aux œufs pochés.
Culotte de bœuf garnie à la flamande.
Filets de soles à la cardinale.
Poularde à la portugaise.
FONDUE AU PARNESAN
Faisan et caille rôtis.
Chicorée au velouté.
Plum-pudding anglais.
Bombe à la vanille.

Je l'ai dit, je le répète encore, une garniture à la flamande, accompagnant une pièce de bœuf bouillie, est toujours parfaitement accueillie. (Voir la recette, assez longue, dans mes Menus.)

La sauce à la cardinale est une sauce aux écrevisses. La fondue au parmesan joue ici le rôle du coup du maître; il suffit d'en savourer trois ou quatre petites casses pour recommencer à manger comme au début du dîner.

LE BARON BRISSE.

Patte de Velours! Valse de J. Klein, fait fureur à Paris.

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin particulier, sont exempts de tout mélange. Son but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — Entrepôt général, 172, rue de Rivoli.

PETITE CORRESPONDANCE

M^{me} M. D. Dranguignan. — Nous donnons beaucoup de modèles et de patrons en ce genre; le dernier numéro en contient trois, mais nous en publierons d'autres, car votre désir est partagé par toutes les jeunes mères.

M^{me} de G. de B. — Les demandes de chiffes sont si nombreuses, qu'il est presque impossible d'y satisfaire. Pour remédier à cet inconvénient, nous donnerons prochainement des alphabets de différents genres, de différentes grandeurs, ainsi que des couronnes héraldiques; de cette façon nous répondrons en partie cette difficulté. Merci pour vos gracieux éloges et votre sympathie, et aussi pour vos conseils. Permettez-moi cependant de mettre une restriction aux principes que vous posez. Tout dépend, ce me semble, du climat sous lequel on est, de la constitution de l'enfant, enfin des conditions particulières de santé dans lequel il se trouve. Du reste, je dirai toute ma pensée à ce sujet dans une prochaine causerie. Ce galon coûte 25 centimes le mètre au Sphinx.

M^{me} L., à Bordeaux. — On brode bien peu de pantoufles. Quant à des dessins de encaise ou de tapis en tapisserie, nous ne pouvons les donner que très-réduits, un simple croquis. Le journal, dût-on en sacrifier une double page, n'étant pas assez grand pour contenir ces dessins; note prise pour les modèles de crochet.

M^{me} de G. — Vous avez dû recevoir le premier numéro du journal d'éducation de M^{me} Fabre et Gentilhomme, qui a paru le 4 de ce mois.

M^{me} de Saint-Y, Lyon. — Un corsage de ce genre peut être accompagné d'un tour de taille tout criblé de perles de jais, si cela convient mieux ainsi, basques rondes et fermées partout, exactement justes tout autour. Vote désir a été prévenu; le dernier numéro contient un paletot Louis XV et le patron de ce paletot.

Une abonnée charentaise. — Je vous ferai expédier quand il vous plaira les patrons demandés, en les faisant proportionner à la taille indiquée par l'âge de l'enfant.

M^{me} A. B. Nice. — Je vais vous faire envoyer le numéro du journal d'éducation que vous désirez.

H. de B. — Je n'ai pas lu le livre indiqué mais tout ce qu'écrivit l'auteur désigné par vous peut, je crois, être lu par une jeune fille, j'apprécie beaucoup son talent. Tous les libraires se chargeront de vous l'expédier.

T. C. à F. — Si votre robe de velours est unie et à traîne vous pouvez faire faire un tablier avec trois ou quatre rangs de chantilly suivant la hauteur de la dentelle. Ce tablier, doit être long et drapé au dessous du pied à pied et se deux pans faits en dentelle cousus pied à pied et se nouant par derrière sur la jupe de velours. De longues courbes d'un large ruban de faille n'ave s'échappant des plis de la dentelle donneront beaucoup d'élégance à la toilette; sur le corsage petite berthe en dentelle plus basse. Cette combinaison dispense de tout vêtement par-dessus, et une couturière un peu intelligente saura contourner ce tablier sans couper la dentelle. Corsage ouvert au cœur avec ruche intérieure en dentelle blanche. Neud de faille mauve sur la poitrine et aux manches. Casseau de dentelle noire et blanche avec plumes mauves.

D. C. à V. le C. — Il me paraît difficile d'habiller un chien en marquis. Je regrette de ne pouvoir vous donner à ce sujet un renseignement utile. La mode ne s'est pas encore prononcée sur ce point et j'avoue mon ignorance en cette matière; si j'avais un *Stenor* je lui ferais tout modestement un paletot avec chiffres ou armoiries. Je donnerai la leçon de coiffure demandée dans un de mes prochains courriers. Le papier gris avec dessins dorés me semble préférable au papier à fleurs.

M^{me} E. de C. à Dijon. — Le cachemire de l'Inde dont j'ai parlé n'a qu'une largeur unique, un prix unique; largeur, 1 mètre 25 centimètres; prix, 11 francs, en toutes nuances. Inutile donc de demander à la maison qui a le seul dépôt, en Europe, de cette étoffe, du cachemire à un prix inférieur.

M. DE S.

Nous appelons l'attention de nos lectrices sur le nouveau journal

L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE

dont toutes nos abonnées directes recevront un exemplaire en même temps que le présent numéro. Le programme détaillé de l'éducation dans la famille se trouve au dos de notre couverture.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Paris s'enlourera sous peu de nouveaux forts.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.